

le négociant ; vous êtes resté, m'avez-vous dit, seulement quelques heures à Dorling...

—Et si dans ces quelques heures, répliqua Martigny en s'enhardissant, j'avais ressenti une admiration passionnée, une affection irrésistible pour Clara ? Si, dans ce court espace de temps, j'avais pu lui révéler, par l'expression de mon visage, par mes regards, par mes paroles peut-être, le sentiment subit mais profond et sérieux qui s'était emparé de moi ? Monsieur Brissot, je ne m'en cache pas ; j'aime votre fille, et c'est là le secret du dévouement absolu que je vous montre depuis mon arrivée aux placiers."

Le négociant se leva brusquement.

"J'étais loin de m'attendre..." commença-t-il d'un ton fier.

Mais il s'interrompit aussitôt.

"Eh bien ! non, je serai franc avec vous, Martigny, reprit-il plus doucement ; cet aveu ne me surprend pas. Il explique en effet votre dévouement à ma personne, dévouement qui, dans d'autres circonstances, eût pu me paraître suspect par son excès même. Vous nous avez sauvé la vie à moi et à tous mes employés lors du dernier attentat contre le store. Depuis ce temps, vous n'avez cessé de me rendre des services de toute nature ; votre perspicacité, votre intelligence supérieure, votre énergie, sont ma principale force, mon unique espoir. Aussi, ai-je pour vous une estime et un attachement réels ; et pourquoi ne l'avouerais-je pas, Martigny ! ajouta-t-il avec effusion en prenant la main du vicomte, si nous pouvions oublier tous les deux ce que nous étions et ce que nous avons fait dans une autre partie du globe ; si d'autres volontés, dont il faudra tenir compte, ne s'élevaient pas contre nos vœux, il n'est personne au monde à qui je confierais plus volontiers qu'à vous le bonheur de ma fille.

—Merci pour cette bonne parole, répliqua le vicomte transporté ; ainsi donc, vous ne me défendez pas d'espérer...

—Encore une fois, n'allons pas si vite ; je ne dois pas, dès à présent, engager l'avenir. Trop d'événements, trop d'opinions contraires peuvent s'opposer à la réalisation de vos désirs pour que j'ose les encourager déjà. Voyons d'abord la fin de la crise présente ; continuez de m'assister avec le même zèle, la même sagacité que précédemment, et plus tard, dans des temps plus calmes, nous reviendrons sur tout ceci.

—Il suffit, répliqua Martigny en serrant avec force la main du patron qu'il avait retenue dans les siennes ; je ne vous demande pas davantage, pour le moment du moins. La certitude de vos dispositions bienveillantes à mon égard va me donner une ardeur nouvelle, et peut-être mériterai-je la noble récompense à laquelle j'aspire... Du reste, continua-t-il d'un air mystérieux, rien ne saurait augmenter mon ardeur à défendre votre fortune, car depuis longtemps, sans que vous vous en doutiez, nous avons des intérêts communs.

—Que voulez-vous dire ?" demanda Brissot avec étonnement.

Le vicomte eût peut-être éprouvé quelque embarras à répondre, quand on frappa précipitamment dans la porte du store. Les deux amis saisirent leurs armes ; et Martigny, ayant regardé à travers l'étroite ouverture d'un volet, reconnut Pedro accompagné des quatre autres commis. Après avoir acquis la certitude qu'ils étaient bien seuls, il entr'ouvrit la porte et dit à demi-voix :

"Passez vite."

Il ne fut pas nécessaire de leur répéter cette invitation. Ils s'élançèrent dans le magasin, et, dès qu'ils furent entrés, Martigny se hâta de barricader la porte de nouveau.

Pedro, connaissant les habitudes de ses compagnons, n'avait pas eu de peine à les trouver, et tous s'étaient rendus sans hésitation à son appel, même don Fernandez. Ils paraissaient fort effrayés, car ils venaient d'entendre proférer les plus horribles menaces contre les marchands en général et contre leur patron en particulier. Selon eux, une attaque des principaux stores de la ville ne pouvait tarder ; les mineurs en armes, ivres de boissons fortes et de colère, allaient tout mettre à feu et à sang.

Seul entre tous les employés de Brissot, don Fernandez, habituellement si pusillanime, ne paraissait pas abattu.

"Il faut nous défendre, disait-il en anglais, en saisissant un des fusils que Martigny venait de préparer ; ce n'est pas à nous, simples employés, que les mineurs en veulent ; je l'ai entendu dire partout... Mais, si l'on s'en prend à notre cher patron, n'est-ce pas comme si l'on s'en prenait à nous ? Il est si bon, si généreux ! Ne sommes-nous pas comme ses enfants ?"

Toutefois, cette exhortation ne semblait pas produire grand effet sur ses camarades.

"Si nous essayons de résister, dit l'un d'eux, nous serons tous massacrés.

—Et puis que pouvons-nous faire, dit un autre contre des milliers d'hommes ?

—Vous êtes des poltrons, reprit Fernandez avec une ardeur belliqueuse ; il y aurait de l'ingratitude à ne rien tenter pour l'excellent patron dont nous avons mangé le pain... Quant à moi, quand je devrais combattre seul à côté de M. Brissot et de M. Martigny, je ne les abandonnerais pas."

Et il se mit à charger son fusil avec affectation.

Brissot regarda le vicomte.

"Eh bien, qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à voix basse.

—Hum ! trop de zèle... Ayons l'œil sur lui."

XII

LA CATASTROPHE

Alors on distribua fusils et pistolets aux gardiens du store avec les munitions nécessaires pour résister longtemps, et l'on assigna un poste à chacun d'eux en cas d'attaque. Malgré cela, ils ne se montraient pas plus belliqueux et ne se gênaient pas pour dire à voix haute que cette résistance aboutirait à les faire massacrer tous.

"Qu'importe ? répondait Fernandez avec enthousiasme ; pouvons-nous lâchement abandonner notre maître ? Oui, le danger est grand, immense, inévitable, et selon toute apparence, nous succomberons ; mais, nous mourrons du moins en gens de cœur, et nous aurons prouvé notre gratitude à notre digne patron... Hourra donc pour M. Brissot !"

Comme on peut croire, ces paroles ne relevaient pas les esprits abattus, et les hourras ne trouvaient que de faibles échos. Cependant Fernandez continuait de s'agiter d'un air empressé et proposait les plans les plus extravagants pour la défense des magasins. Martigny trouva un meilleur moyen de donner un peu de cœur aux futurs combattants ; il leur fit prendre un copieux repas sur les comestibles dont on était abondamment approvisionné, et il ne leur épargna pas le cognac dont la généreuse chaleur devait remonter de leur estomac à leur cerveau.

Le reste de la journée s'écoula ainsi et la nuit vint, sans apporter aucun changement dans la situation. Des groupes nombreux passaient encore de temps en temps devant le magasin et des cris s'élevaient de ces masses confuses ; sauf ces rumeurs momentanées, on n'entendait aucun bruit alarmant dans la ville, quoique évidemment l'agitation durât encore. L'intérieur des galeries était plongé maintenant dans une obscurité complète et leurs défenseurs ne pouvaient plus se reconnaître qu'au timbre de la voix. Fernandez proposa bien d'allumer une bougie, mais Martigny s'y opposa péremptoirement, sous prétexte qu'on pourrait les épier à travers les fentes de ce bâtiment de bois, mais uniquement parce que Fernandez avait désiré de la lumière.

Cependant, le jour était tombé depuis plus de deux heures et l'on commençait à croire que l'alerte serait vaine, quand des clameurs furieuses, bientôt suivie de plusieurs coups de feu, se firent entendre dans l'éloignement. On prêta l'oreille ; le bruit, loin de cesser, allait croissant.

"Hum ! nous y voilà ! dit Martigny.

—Mais ne vous semble-t-il pas, demanda Brissot avec émotion, que l'événement, quel qu'il soit, s'accomplit à l'autre extrémité de la ville ? Si les mineurs

ont osé tenter un coup de main, ils auront craint sans doute de se hasarder dans notre quartier, si voisin du camp où se tiennent les soldats et les magistrats.

—Ne nous y fions pas, répliqua le vicomte ; mais qu'est-ce encore ?" ajouta-t-il en prêtant de nouveau l'oreille.

Les clameurs et les explosions d'armes à feu venaient d'éclater dans une autre direction, bien qu'elles n'eussent pas cessé dans la première.

"L'attaque a lieu simultanément sur plusieurs points, reprit le vicomte ; mon Dieu ! que ne donnerais-je pas pour savoir ce qui se passe !

—Eh bien ! débarrons la porte, proposa l'un des commis ; nous verrons l'état des choses et nous rentrerons à la première apparence de péril.

—Oui, oui, sortons," s'écrièrent les autres avec empressement.

Et ils s'élançaient déjà pour ouvrir la porte, comptant peut-être ne pas rentrer quand une fois ils seraient dehors. Brissot devina leur projet.

"Que personne ne bouge, dit-il avec fermeté ; ne vous montrez pas et peut-être ne songera-t-on pas à nous... Cependant, Martigny, ajouta-t-il en s'adressant à son premier commis, je pense comme vous qu'il serait utile de savoir ce qui se passe.

—Attendez... j'ai un moyen," dit le vicomte.

Sur le toit du store s'élevait une sorte de lanterne destinée à donner un peu d'air et de lumière à l'intérieur ; elle dominait non seulement le bâtiment, mais encore tous les alentours. Martigny plaça sur un comptoir, au-dessous de l'ouverture, la plus grande échelle à bras du magasin et il eut la satisfaction de reconnaître qu'elle atteignait la lanterne. Après avoir dit quelques mots à voix basse à Brissot, il gravit lestement les échelons, et du haut de cet observatoire improvisé, il put promener son regard sur une partie de la ville.

Le spectacle était lugubre et menaçant. La nuit était sombre ; les édifices les plus élevés se détachaient comme des masses noires et confuses sur le ciel d'un bleu foncé, parsemé d'étoiles. Les falots que certains marchands devaient entretenir dans les rues principales n'avaient pas été allumés, et excepté quelques lumières isolées brillant dans l'intérieur des habitations, une vaste étendue était plongée dans les ténèbres. En revanche, aux deux extrémités opposées de la ville, précisément dans la direction où les cris et les coups de fusil retentissaient sans relâche, commençaient à paraître, comme des phares sinistres, deux flammes rouges qui grandissaient de minute en minute et bientôt illuminèrent l'horizon. Evidemment, il s'agissait d'un double incendie allumé par les mineurs, et les bruits tumultueux donnaient à penser qu'il y avait de ce côté des luttes acharnées et sanglantes.

Martigny, de son poste élevé, observait ces inquiétants détails ; le patron lui demanda d'un ton d'impatience :

"Eh bien ! que voyez-vous ?"

Le vicomte ne répondit pas et s'empressa de descendre.

"Montez vous-même," dit-il.

Le négociant gravit les marches à son tour, tandis que Martigny veillait au pied de l'échelle. Après un moment d'examen, Brissot le rejoignit :

"Le feu est dans le quartier des Allemands et dans Melbourne street, murmura-t-il ; toutefois, il n'y a pas un souffle d'air et il est facile de maîtriser un incendie au milieu de nos légères constructions... Le danger est encore loin de nous."

—Il peut se rapprocher ; avez-vous entendu quelque bruit autour du store ?

—Aucun, la tranquillité la plus parfaite règne dans cette partie de la ville.

—Tant pis.

—Vous dites...

—Je dis que ce calme n'est pas naturel ; j'aimerais mieux un peu d'agitation, un peu de vie dans le voisinage. Cela prouverait du moins... Mais que diable fait-on là ?" ajouta-t-il d'un ton indifférent.

Pendant que Martigny et Brissot étaient en observation sur l'échelle, les employés s'étaient mis à chuchoter avec vivacité ; mais par-dessus ces murmures,